

Les doux refuges d'Izieu et de la Guette

Émilie Lochy

« Le doux refuge ¹ » est l'une des nombreuses expressions rassurantes utilisées par nos contemporains pour décrire les maisons ayant accueilli les enfants juifs entre 1939 et 1945. Parmi elles, celle d'Izieu est la plus tristement célèbre puisqu'elle est la seule qui fut dénoncée aux Allemands. Ces maisons ont joué un rôle primordial dans le sauvetage des enfants juifs. Elles n'ouvrent pas toutes leurs portes au même moment, ni au même endroit, et leurs objectifs diffèrent. Parmi celles qui ouvrent en 1939, il y a le Château de la Guette qui accueille cent-trente enfants juifs réfugiés d'Allemagne et d'Autriche. Ces enfants sont envoyés en France suite aux persécutions antisémites de la Nuit de Cristal. A la Guette l'objectif principal de l'équipe éducative est de préparer l'intégration de ces enfants en leur apprenant à être de véritables citoyens français. La maison d'Izieu ouvre en mars 1943 à l'intérieur de la zone d'occupation italienne. Les autorités italiennes sont alors réputées pour être beaucoup plus tolérantes à l'égard des Juifs², mais le 8 septembre 1943 l'Italie capitule et l'armée allemande prend possession de l'ex-zone italienne. Les enfants d'Izieu ne sont plus désormais à l'abri du projet génocidaire nazi. L'objectif des éducateurs dès février 1944 est d'évacuer les enfants, de les cacher pour les sauver. Alors que la directrice de la colonie, Sabine Zlatin, est à Montpellier et cherche encore des solutions pour placer et sauver ses jeunes pensionnaires, les Allemands raflent les quarante-quatre enfants juifs. Ils seront envoyés à Drancy puis à Auschwitz où ils seront tous exterminés dès leur arrivée. Il ne s'agit pas dans cet article de nier le rôle de « refuge » ni « d'abri » que ces maisons ont eu pour les enfants juifs persécutés puis traqués par les nazis. Dans la tourmente et l'écroulement de leur vie, les séjours que les enfants ont effectué dans ces maisons représentent, il est vrai, des moments particuliers où sans trouver le repos ils ont tout de même connu un répit. Mais ces refuges et ces abris étaient-ils si « doux » ? Ces maisons constituaient-elles toutes aux yeux de leurs jeunes pensionnaires un « îlot de douceur, de gaieté ³ » ? L'emploi de ces termes et de ces adjectifs connote positivement l'atmosphère des maisons d'enfants et offre au lecteur d'aujourd'hui, peut-être plus qu'aux pensionnaires de l'époque, une image rassurante, tranquillisante du quotidien en leur sein. Il ne fait nul doute que les éducateurs de ces maisons ont voulu que le séjour de leurs petits pensionnaires soit le plus « doux » possible. Mais les enfants juifs y ayant habité même s'ils ont été sensibles à cette volonté n'ont pas forcément perçu ces lieux comme « des îlots de douceur » pour reprendre l'expression précitée. Il convient d'interroger le point de vue des enfants juifs à travers les traces qu'ils nous ont laissées : leurs écrits et leurs dessins. Je propose donc d'étudier la parole enfantine juive produite dans ces maisons, d'envisager à hauteur d'enfant ces refuges à travers deux exemples, celui du Château de la Guette et de la maison d'Izieu.

1 « Le doux refuge d'Izieu », Titre d'un chapitre du livre de Pierre-Jérôme Biscarat, *Dans la Tourmente de la Shoah, les enfants d'Izieu*, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2008.

2 Ainsi la note du représentant du Commandement suprême italien datée du 17 mars 1943 adressée au gouvernement de Vichy : «[...] les arrestations et internements de sujets juifs, en résidence sur le territoire français occupé par les forces armées italiennes, sans distinction de nationalité, relèvent de la compétence exclusive des autorités italiennes. [...] le commandement suprême italien insiste pour que le gouvernement français annule les arrestations et internements déjà effectués par les préfets dans les territoires précités et pour qu'il rende les sujets arrêtés et déportés » cité dans Serge Klarsfeld, *Les Enfants d'Izieu, une tragédie juive*, Paris, Fils et Filles de Déportés Juifs de France (FFDJF), 1984, p. 33 sq.

3 Boris Cyrulnik préfaçant l'ouvrage de Catherine Lewertowski, *Les Enfants de Moissac*, Paris, Flammarion, 2009 (1^{ère} éd. 2003), p. 13.

Peu nombreux sont les enfants du château de la Guette ayant représenté leur nouveau foyer, le château n'est jamais dessiné pour lui-même. Sur les soixante-quinze dessins à notre disposition⁴, il n'y en a que deux sur lesquels figure le château facilement reconnaissable à sa tour crénelée. Ces chiffres révèlent que leur nouveau foyer ne constituait pas pour ces enfants un sujet en soi, digne d'un dessin. Ces chiffres marquent aussi le peu d'intérêt et d'attachement que les enfants avaient pour leur nouveau lieu de vie. Le château est systématiquement en arrière plan, même s'il est représenté très fidèlement à la réalité, avec le bon nombre d'étages et de fenêtres par façade et le drapeau français au sommet de la tour crénelée. Il reste un élément du décor, il permet de situer l'action principale, celle qui se déroule au premier plan.

Aucun des dessins qu'il nous reste des enfants juifs de la colonie d'Izieu⁵ ne représente la maison. En revanche, il existe une dizaine de dessins de la taille d'une carte postale, qui adressés à Sabine Zlatin pour la bonne année, représentent en fait la maison de Campestre⁶, près de Lodève, d'où venaient certains enfants d'Izieu et dont elle était également la directrice. La maison est reconnaissable à l'œil de bœuf sur le côté. Même si le lieu de vie est représenté pour lui-même, il ne traduit pas pour autant l'attachement des enfants juifs ou l'investissement de celui-ci comme un nouveau foyer sécurisant. Ces dessins relèvent de la demande qui a été faite aux enfants de rédiger des cartes de vœux à l'intention de Sabine Zlatin. Comment illustrer ces cartes de vœux destinées à une femme que les enfants côtoient peu puisque prise dans des démarches pour leur assurer un quotidien décent elle est très souvent absente. Certains font alors le choix de réaliser une jolie représentation de la maison pour celle qui la dirige. Lorsque l'on compare les dessins aux photographies de la maison, ils sont assez fidèles à la réalité dans la représentation du bâtiment. En temps normal, lorsque les enfants dessinent leur maison, ils ajoutent une cheminée fumante, une clôture qui borde le terrain, des fleurs sur la pelouse, des oiseaux en « v » volant dans le ciel et souvent, dans le coin supérieur gauche, un soleil personnifié. Autant d'éléments qui font partie intégrante de tous les dessins d'enfants, même les plus jeunes, qui réalisent souvent ce que les psychologues appellent la « maison-visage », ne les omettent pas. Or, peu de ces éléments synonymes de sécurité et d'affection figurent dans les dessins de la maison de Campestre. Ainsi, Martel Lierig ajoute à peine quelques oiseaux : pas de soleil, d'arbres ou de fleurs. Dans certains dessins, lorsque le soleil est représenté personnifié il ne sourit pas, il a, au contraire, un trait horizontal pour bouche ce qui lui confère une expression neutre voire triste. Ces indices viennent nuancer le discours affirmant que les enfants se sont sentis en sécurité dans ces maisons. Cette pauvreté des décors et ce manque d'investissement de l'espace graphique dans les représentations que nous donnent les enfants de leur nouveau foyer, montrent qu'ils respectent les conventions graphiques propres à l'objet « maison », et tendent sans y parvenir vers une représentation admise voire consensuelle.

Les enfants de la Guette tenaient un journal mural sur leur quotidien au château qui était illustré par leurs dessins. Ils avaient donc l'opportunité lorsqu'ils représentaient leur journées de dessiner les différentes pièces du château. Or, sur ces dessins il n'y a pas de décors à l'action, aucun fond derrière les personnages permettant de situer où la scène s'est déroulée.

4 Tous les dessins réalisés par les enfants juifs du château de la Guette auxquels je fais référence dans cet article sont archivés au Centre de Documentation Juive Contemporaine, CDJC, Mémorial de la Shoah, Paris.

5 Tous les dessins réalisés par les enfants juifs de la colonie d'Izieu auxquels je fais référence dans cet article sont archivés à la Bibliothèque Nationale de France, BNF, Paris, fonds : Dessins et documents des enfants d'Izieu.

6 Sabine Zlatin a dirigé la maison de Campestre du dernier trimestre 1942 au mois de février 1943.

Impossible de savoir à partir des dessins où les cours de chants, de théâtre, les ateliers de menuiserie, la classe avaient lieu. Ces dessins sont destinés à leurs camarades, à ceux avec qui ils partagent leur quotidien, pas besoin de représenter la pièce du château dans lequel a eu lieu telle ou telle activité, les destinataires le savent et peuvent le déduire eux mêmes. Le cadre de l'action est tellement évident, que les enfants ne se donnent plus la peine de le représenter. Le plus important n'est pas où se déroule l'action mais qui fait l'action. Ils s'attachent à représenter avec humour leurs camarades, à les rendre facilement identifiables. Leur séjour au château de la Guette va durer quatorze mois. Période durant laquelle les effectifs demeureront quasiment inchangés ; les enfants vont donc avoir le temps de nouer de véritables liens d'amitié avec leurs camarades. Les dessins montrent bien ce à quoi s'attachent les enfants, non pas leur nouveau lieu de vie, mais bien ceux avec qui ils partagent leur quotidien, ceux qui sont là pour les mêmes raisons qu'eux, qui ont le même vécu : leurs camarades.

Les enfants juifs avant d'arriver au château de la Guette, ou à la colonie d'Izieu, avaient déjà déménagé plusieurs fois. Pour la plupart d'entre eux ils avaient même dû changer de pays. Un grand nombre de ceux qui arrivent à Izieu ont connu les camps d'internement français et plusieurs maisons d'enfants. Les enfants juifs des maisons sont des enfants déracinés, ballotés d'un endroit à un autre ils ne restent jamais bien longtemps dans un même lieu, ce qui explique leur difficulté à investir ces maisons. Le minimalisme du décor des dessins témoigne de ce manque d'investissement conscient ou inconscient du nouveau foyer par l'enfant. Ce non attachement se retrouve dans la façon dont l'enfant dans son dessin occupe l'espace graphique. Finalement, pour les enfants juifs venant de Campestre, rien ne ressemble plus à une maison d'enfants qu'une autre maison d'enfants, surtout lorsque l'équipe éducative reste la même. Peut-on encore parler de refuge quand il convient d'en changer régulièrement, quand il faut sans cesse fuir vers un ailleurs ? La notion de sécurité est remise en cause puisqu'elle est devenue relative, provisoire. Les maisons n'incarnent qu'un abri éphémère, un sursis. Si à Izieu les enfants ne représentent pas la maison, c'est parce qu'ils savent que leur séjour n'y est que temporaire.

La maison d'enfants est le lieu où toutes les ruptures deviennent effectives. Les enfants ont dû quitter leur pays, leur foyer aux odeurs et aux bruits si familiers, leur école, leurs camarades, leurs habitudes et leurs parents. « Alors que leur construction psychique s'effectuait au sein d'un cadre familial, social, culturel et affectif les enfants juifs ont été brutalement et durablement exclus de leur environnement dès lors que les lois antisémites, avec, comme corollaire, la chasse systématique aux Juifs ont été mises en œuvre. ⁷ » Nathalie Zajde souligne cette rupture du projet d'existence parental, désormais les enfants seront élevés par d'autres, avec d'autres us et coutumes, parfois même dans un autre pays, donc dans une autre langue et une autre culture. De plus, à partir de l'été 1942 la France livre également les enfants juifs à la déportation, dès lors, tous ont dû intégrer la nouvelle injonction qui leur a été faite : « Ne sois plus juif si tu veux rester en vie... ⁸ » A partir du moment où il intègre les maisons d'enfants, parfois même bien avant, l'enfant juif doit devenir un autre « [...] je veux dire « autre » que celui que ses parents le destinait à être. ⁹ ». Ce brusque contraste entre le mode de vie familial, et celui forcément collectif instauré dans ces maisons, amène à une prise de conscience douloureuse de la part des enfants, celle d'être désormais seul pour affronter les événements d'un monde devenu hostile : « Il faut ajouter que j'ai réalisé alors que mes parents n'étaient

7 Nathalie Zajde, *Les enfants cachés en France*, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 14.

8 *Ibid.*, p. 16.

9 *Idem.*

plus près de moi.¹⁰». D'enfants choyés ils deviennent des anonymes pris dans un quotidien où les revendications individuelles n'avaient pas leur place. « [...] il y a cinquante gosses là-dedans. On ne connaît absolument personne, donc il n'y a pas de comité d'accueil, on est comme ça, dans le lot, et puis complètement assommé par ce qui vient de nous arriver. C'est la désolation. On est au bout du monde, tout seul, perdu. Ma mère ne pourra jamais me retrouver, ne saura pas où je suis. Je ne peux pas lui dire où je suis. Elle est perdue. Et moi aussi je suis perdu [...]»¹¹. A la Guette, les enfants sont cent-trente, jusqu'à plus de soixante-dix à Izieu durant l'été 1943, difficile dans ces conditions de trouver sa place. Surtout à Izieu où la colonie tient le rôle d'une véritable plaque tournante : certains enfants n'y restent qu'une semaine ou quelques mois avant de rejoindre une autre maison, une famille d'accueil, une institution religieuse, plus rarement un parent ou une filière clandestine pour gagner la Suisse. Cette difficulté à trouver sa place dans les maisons d'enfants apparaît dans les dessins de la maison de Campestre où aucun des auteurs ne fait figurer un être humain : ni éducateurs, ni camarades, ni eux-mêmes. En temps normal, quand les enfants dessinent leur maison, ils dessinent souvent ceux qui y habitent, c'est-à-dire les membres de leur famille, ils se représentent eux-mêmes à leur place. Parfois, ils modifient l'ordre de cette représentation pour se mettre à la place qu'ils aimeraient occuper. Ici, cette absence de représentation de soi et de ceux avec qui ils vivent deviendrait un moyen pour les enfants juifs de signifier qu'ils ne trouvent pas leur place dans ces maisons, ou encore qu'il n'y ont pas leur place ; sous-entendant que celle-ci est ailleurs auprès de leurs parents. Contrairement aux enfants du château de la Guette, ceux de la maison de Campestre restent peu de temps, et seulement une partie d'entre eux iront en mai 1943 à Izieu. Dans ces conditions de permanent va et vient, difficile pour eux de s'attacher aux autres. Souvent le temps manquait pour qu'un gentil garçon qui prête son ballon devienne un camarade, un ami¹². Ces lieux de vie étaient finalement aussi éphémères que les relations enfantines qui pouvaient s'y nouer. C'est sans doute l'absence de relations humaines stables qui explique l'absence de représentation de soi et de ses camarades dans les dessins de la maison de Campestre. Ces dessins rendent compte de la vie sans véritable attache désormais menée par ces enfants juifs.

La pauvreté des décors dans les dessins représentant le quotidien dans les maisons dévoile un autre aspect de la vie en leur sein. Si le personnel est en relation avec un certain nombre de commerçants, d'administrations et de services sociaux, et que certains de ses membres, à l'instar de Miron Zlatin, parcourent plusieurs kilomètres pour obtenir des suppléments de nourriture qu'en est-il à hauteur d'enfant ? L'isolement n'était pas un critère prioritaire dans le choix des maisons, mais force est de constater que celles-ci se trouvaient souvent à la sortie des villages, éloignées de quelques kilomètres, lorsqu'elles n'étaient pas plus isolées encore. A la Guette, les éducateurs dispensent les cours, ainsi les enfants ne quittent pas le château et ne fréquentent pas les gens des environs. A Izieu, une classe a été ouverte au sein même de la maison et une jeune institutrice vient sur place quotidiennement, les enfants côtoient la famille Perticoz qui tient la ferme voisine, mais les photographies prises par la nièce de ces derniers ont été faites à la colonie. Hormis les promenades régulières et les quelques baignades la vie demeurerait autarcique. A La Guette, les sorties à l'extérieur du domaine

10 David Meyer 13 ans en 1939 cité dans, *Les Enfants de la Guette, souvenirs et documents (1938-1945)*, Paris, CDJC, 1999, p. 41.

11 Samuel Pintel cité dans, Pierre-Jérôme Biscarat, *Dans la Tourmente de la Shoah, les enfants d'Izieu, op.cit.*, p. 159.

12 « Il y a un garçon qui a un ballon car il nous le prêtait car il est gentil. » orthographe et ponctuation respectées, extrait d'une lettre du jeune Georg Halpern adressée à sa mère reproduite dans Serge Klarsfeld, *Georgy, un des 44 enfants d'Izieu*, Paris, FFDJF, 2002, p. 26.

semblent rares. Dès lors, l'univers des enfants est limité, il est réduit à un huis-clos. De plus, lorsqu'ils arrivent dans les maisons les enfants juifs sont déjà profondément marqués par leur vécu. Le premier jour au château de la Guette alors qu'ils sont invités à aller s'amuser dans le parc du château après le déjeuner, une fillette s'empresse de demander à Françoise Brauner si les filles juives ont aussi le droit d'aller dans le parc. Nous sommes en mars 1939, en France aucune loi antisémite n'est en vigueur, mais en Allemagne, depuis 1933 de nombreuses lois antisémites avaient exclu les Juifs de la société allemande, ainsi leur était interdit des lieux publics comme les parcs, les piscines, les théâtres, les cinémas etc. De même, alors qu'Alfred Brauner propose, quelques temps plus tard, à des jeunes garçons d'aller faire des courses au village, ces derniers refusent de peur de croiser des garçons français qui voudraient les frapper, à l'instar des membres des jeunesses hitlériennes en Allemagne. A Izieu, certains enfants ont été les témoins de l'arrestation de leurs parents, comme le jeune Emile Zuckerberg, qui n'a que cinq ans lorsqu'il arrive à la colonie, atteint de diphtérie, il veut tuer tous les gendarmes¹³. Si cette vie autarcique a pour conséquence une pauvreté des décors et une absence de représentation du cadre de vie dans les dessins des enfants, elle produit sur eux une impression d'isolement qui devient pour certains synonyme de sécurité, à l'instar de Paul Niedermann, quinze ans : « Arrivé ici après tout ce que je venais de passer, l'impression de sécurité était extraordinaire pour l'époque. C'était vraiment un truc ! On se croyait vraiment préservé. [...] On se disait les Allemands ne vont pas venir nous chercher ici. ¹⁴ » ou de Lotte Karni qui avait quinze ans en 1939 : « Ici tout était si bien, personne ne me traitait de « Juif », j'étais libre. C'était une renaissance, j'étais redevenue une enfant. ¹⁵ ». L'isolement des maisons à hauteur d'enfant n'est pas forcément un facteur négatif, il participe au contraire au sentiment de sécurité.

Quand un enfant se développe dans sa famille et sa culture, quand il n'a pas encore la maîtrise des mots qui lui permettrait d'écrire un récit, il dessine. Ainsi, son monde transposé sur le papier fait apparaître des maisons avec des chemins pour s'y rendre et des cheminées qui fument pour montrer qu'on y est accueilli. Y figurent aussi des mamans avec de longs cheveux, des robes à fleurs et des chaussures à talons hauts. Comment expliquer que les parents qui manquent tant aux enfants, dont l'éloignement et l'absence de nouvelles sont sources d'angoisse et d'inquiétude ne soient pas plus souvent dessinés? Certes les éducateurs évitaient de parler du passé et des proches et proposaient d'autres thèmes, mais cette préoccupation permanente de son propre sort et du sort des proches se manifeste si peu dans les dessins, qu'il faut peut-être y voir le respect de l'injonction qui a été faite à ces enfants de taire à la fois leur souffrance et, à partir de 1942, leur véritable identité. Donald Winnicott, a montré que le facteur temps est une donnée considérable dans le traumatisme que représente la séparation. Le rapport au temps est différent selon l'âge de l'enfant. Il est difficile pour un adulte d'envisager ce que représentent trois années pour un enfant : « Elles correspondent à une part importante de l'expérience de vécu de l'enfant et équivalent à près de vingt-cinq années de la vie d'un adulte de quarante ou cinquante ans. ¹⁶ ». Winnicott ajoute que la capacité d'un jeune enfant à garder vivante en lui la représentation d'une personne aimée est limitée lorsqu'il n'a pas l'occasion de la voir ou de lui parler. Sûrement faut-il ajouter au traumatisme de la séparation, les limites enfantines du souvenir pour expliquer l'absence de représentation des proches par les enfants juifs de ces maisons.

13 Pierre-Jérôme Biscarat, *Dans la Tourmente de la Shoah, Les enfants d'Izieu*, op.cit., p. 141.

14 *Ibid.* p. 146.

15 *Les enfants de la Guette, Souvenirs et documents (1938-1945)*, op.cit., p. 41.

16 Donald Winnicott, *Les enfants et la Guerre*, Paris, Payot et Rivages, 1994 (1^{ère} éd. 1984), p. 53.

Certains ont d'ailleurs perdu tout espoir de revoir un jour leurs parents, ce sont souvent les plus âgés, parmi eux Paul Niedermann : « On a parlé quelquefois de nos familles et là, c'était beaucoup plus pénible parce que moi, je savais par un ami polonais, depuis le mois de Janvier 1943, que les gens avaient été déportés en Pologne et qu'on les tuait là-bas. Je ne savais ni comment ni où [...] mais je savais qu'on tuait et je savais que je ne reverrai pas mes parents, qu'il n'y avait pratiquement aucune chance. ¹⁷» Marqué par son séjour d'un an et demi dans les camps de Gurs et de Rivesaltes où l'adolescent a découvert puis côtoyé la mort, il est à ce point désespéré qu'il croit sans preuve et sans peine les dires de son ami. C'est ce même pressentiment de la mort des parents qui pousse la jeune Liliane Gerenstein, onze ans, à adresser une lettre déchirante à Dieu, dans laquelle elle le supplie littéralement de ramener ses parents :

« [...] Dieu ? C'est grâce à vous que j'ai eu une belle vie avant que j'ai été gâtée que j'ai eu de belles choses, que les autres n'ont pas. Dieu ? après cela, je vous demande qu'une seule chose :

FAITES REVENIR MES PARENTS, MES PAUVRES PARENTS, QU'ILS NE SOUFFRENT PAS ? MES SI BONS PARENTS, PROTEGEZ LES (encore plus que moi-même) QUE JE LES REVOIS LE PLUS TÔT POSSIBLE, FAITES LES REVENIR ENCORE UNE FOIS.

(Ah ! je pouvais dire que j'avais une si bonne maman et un si bon papa)
J'ai tellement confiance en vous que je vous dis un merci d'avance ¹⁸»

En un véritable acte désespéré, la fillette se tourne vers Dieu incarnant à la fois son dernier et unique recours pour protéger ses parents de la mort. Les enfants juifs ont très vite compris qu'ils ne pouvaient plus accorder leur confiance à qui que ce soit dans le monde qui les environnait. La jeune Liliane écrit, elle parle en silence, respectant ainsi une double injonction : taire qui elle est et taire ses angoisses. Mais sa lettre est un véritable cri de désespoir notamment lorsqu'elle écrit en majuscule. Par ce courrier elle tente d'établir une relation plus fiable qu'avec les humains, avec Dieu. Relation dont l'existence et la fiabilité sont déjà remises en question par le point d'interrogation qui suit chaque interpellation : « Dieu ? » : est-il là, l'entend-t-il ? Il demeure une incertitude aussi vertigineuse que tenace qui perce à chaque appel : est-il possible que lui aussi abandonne la fillette ? Car malgré toute la confiance qu'elle a en Dieu, Liliane parle déjà au passé de ses parents, « que j'avais une si bonne maman et un si bon papa ». Ses parents ont été déportés le 20 novembre 1943 par le convoi 62, le savait-elle lorsqu'elle a rédigé cette lettre ? Si oui, il apparaîtrait alors que la déportation soit bien synonyme de mort dans l'esprit des enfants juifs. A travers le hurlement silencieux qu'est la lettre de Liliane Gerenstein, c'est l'immense solitude et l'extrême détresse des enfants juifs qui se font entendre et viennent écorcher l'image de « havre de paix ¹⁹ » attribuée si souvent aux maisons d'accueil.

Parmi les dessins réalisés dans ces deux maisons, dans nombre d'entre eux les enfants juifs recourent à l'imaginaire. Au château de la Guette, ces dessins sont peu nombreux, mais comme à Izieu ils font apparaître des personnages empruntés aux bandes dessinées, aux contes de fées, au monde de Disney. Ces mondes sont ceux de la magie et du merveilleux,

17 Pierre-Jérôme Biscarat, *Dans la Tourmente de la Shoah, Les enfants d'Izieu*, op.cit., p. 145.

18 Extrait de la lettre, Dessins et Documents des enfants d'Izieu, BNF, Paris.

19 « Izieu est un havre de paix » in Pierre-Jérôme Biscarat, *Dans la tourmente de la Shoah, Les enfants d'Izieu*, op.cit., p. 144.

ceux où rien n'est impossible. Ils sont surtout des mondes destinés aux enfants où le bien triomphe toujours du mal. Si dessiner permettait aux enfants juifs de s'évader de la trop sombre réalité comme le pensaient les éducateurs, alors remarquons qu'ils choisissent un monde imaginaire ordonné, qui constitue un véritable refuge. A Izieu, les enfants représentent avec beaucoup de soin et de détails des bateaux voguant vers le large, des avions qui transpercent les nuages volant droit vers l'horizon. Autant de moyen de voyager, de quitter un endroit : peut être la maison d'enfants, de rejoindre quelqu'un : peut-être leurs parents, ou une terre refuge : peut-être Eretz Israël. Ce sont aussi des moyens de s'échapper, de fuir. Le recours à l'imaginaire marque avant tout un repli sur soi des enfants juifs. Ils préfèrent se retirer d'un extérieur devenu dangereux vers un monde intérieur qui nous allons le voir n'est pas moins violent mais plus maîtrisable. Effectivement, la plupart des dessins recourant à l'imaginaire dépeignent des scènes de combat. Ces dessins sont ceux de garçons, ils manifestent ainsi leur goût pour les récits d'aventures au ton épique et aux actions héroïques. A Izieu, Max Tetelbaum, douze ans, dessine des scènes sanglantes, des combats entre cow-boys et Indiens, un ours blanc affrontant des Inuits, ou encore, un colon prêt à abattre un lion. Dans ces dessins rien de rassurant, il y a des armes, du sang, des hommes blessés et tués. Nous sommes loin d'un imaginaire enfantin innocent qui permettrait l'évasion dans un monde rassurant baigné de soleil, peuplé de fleurs et de papillons. Les garçons juifs dans ces dessins s'identifient aux combattants plein de bravoure et de témérité, ils ne sont plus des victimes comme nous avons pris l'habitude de les considérer. Ils renversent par l'imaginaire un rapport de force trop déséquilibré dans la réalité, et laissent s'exprimer, de manière inconsciente, leur désir de vengeance, leur désir de tuer celui qui les poursuit, les attaque, celui qui tente à leur vie. On comprend dès lors, comment à hauteur d'enfant la vie dans les maisons si elle était répétitive, marquée par l'attente de la fin de la guerre et des retrouvailles avec les proches, demeurerait néanmoins de part son caractère autarcique suffisamment sécurisante pour laisser s'exprimer cette violence enfantine.

Lorsqu'ils arrivent à Izieu les enfants juifs ont déjà subi plusieurs années de persécution antisémite, leur droit d'existence est directement attaqué depuis la mise en place du projet d'extermination nazi en 1942, agression suprême qui les contraint à un repli sur soi salvateur dans un monde intérieur. Ainsi la création et l'habitation de ce monde intérieur, du monde imaginaire des dessins devient une stratégie de survie, un moyen de continuer à dialoguer, un moyen d'entretenir leur témoin interne pour reprendre un concept développé par Jean-François Chiantaretto²⁰. Ce témoin interne prend le relais du regard de l'autre, regard dont tout humain a besoin pour se sentir exister. Faute de destinataire, les enfants d'Izieu réservent pour eux-mêmes leurs dessins. Ainsi, si le dessin est une parole adressée à un autre qui peut être extérieur à soi, il constitue avant tout pour ces enfants juifs un moyen d'entretenir un dialogue très privé avec eux-mêmes. L'agression du « moi » est si violente que dans leur repli dans un monde imaginaire, les enfants juifs s'excluent parfois volontairement du monde des humains, à la Guette ils deviennent des Mickey Mouse, à Izieu ils deviennent des animaux féroces qui peuvent tuer ceux qui les chassent. Les enfants juifs dans leurs dessins trouvent le moyen de déjouer leur faiblesse structurelle et de devenir invulnérables.

Au château de la Guette, les enfants ont certes subi les persécutions antisémites depuis un temps plus ou moins long selon qu'ils sont allemands ou autrichiens, mais contrairement à ceux d'Izieu, leur existence n'était pas encore devenue un « problème à résoudre ». Bien qu'ils soient déracinés, traumatisés et effrayés, il n'en demeure pas moins qu'en 1939 en France, ils sont à l'abri des persécutions antisémites. La vie au château offre un cadre particulier, où tout est organisé autour et pour les enfants. Les adultes se soucient à la fois de

20 Jean-François Chiantaretto, « Le témoin interne », in *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, Dunod, coll. « Inconscient et culture », 2004.

leur éducation, de leur santé et de leur bien être, inspirés par l'éducation nouvelle, et appliquant les principes de la pédagogie active²¹ ils considèrent l'enfant comme une personne à part entière et autonome qui doit élaborer ses apprentissages et développer ses capacités intellectuelles, physiques, manuelles et artistiques. A ce titre, il doit être guidé mais non obligé, il construit sa personnalité dans le respect de l'être humain et apprend la solidarité et la fraternité ; tels sont à la Guette les bases du projet éducatif. Cette prise en charge centrée sur l'enfant permet à certains de s'ouvrir et libère leur parole : « Nous étions très pauvres et à Vienne, habitions une seule petite pièce, ma mère, mon père et moi, pour dormir cuisiner et tout. Et subitement j'étais dans un château avec des enfants qui avaient de vraies affaires comme je ne me l'étais jamais imaginé. Une libération, c'était merveilleux !²² ». La vie au château de la Guette offre assez de sécurité aux enfants juifs réfugiés pour qu'ils envisagent de parler d'eux. Dessiner devient dans ce contexte un moyen d'évoquer à la fois leur vécu et leur désir de vengeance.

Ainsi, quelques enfants vont dessiner le moment de leur vie où tout a basculé. Ils ne dessinent pas le port de l'étoile jaune, les insultes, les coups, les humiliations subies dans les cours de récréations ou sur le chemin de l'école. Aucun d'eux ne dessine leur exclusion des lieux publics, des parcs de jeux, des piscines, bibliothèques etc. Les enfants juifs allemands vivaient depuis six ans avec cette violence antisémite désormais banalisée, légitimée et encouragée. Mais à échelle d'enfant cette violence antijuive restait cantonnée à la sphère publique, au sein du foyer avec sa famille, entouré de ses proches l'enfant pensait en être préservé, être à l'abri. Les enfants du château de la Guette dessinent le moment où cette violence a pénétré la sphère privée, le moment où elle s'est déchaînée et où elle a passé les portes du foyer. Ils dessinent les nazis qui enfoncent la porte des maisons et de la boutique familiale à coup de pieds, qui en brisent les vitres en hurlant qu'ils veulent la peau des Juifs, ou « Raus die Juden », « dehors les Juifs ! ». Les enfants juifs dessinent la Nuit de Cristal, ce moment où leur monde s'écroule, où les parents impuissants n'ont pu les protéger et qui a signé leur départ vers la France, la séparation d'avec leur pays, leur foyer, leur langue, leur culture, leurs proches. Quand le foyer familial a été détruit, quand la frontière entre le dehors violent et le dedans refuge a été anéantie, quelle maison peut encore offrir aux enfants juifs la sécurité, et incarner un « havre de paix²³ » ?

Conséquence de l'assignation identitaire à la « race juive » les garçons de la Guette ont été exclus des Hitler Jugend, ou H.J., auxquelles l'appartenance était rendue obligatoire à partir de 1936. Dès lors, ils ont nourri un mélange d'admiration et de rejet pour ces formations qui défilaient en uniforme et en chantant dans les rues. Alfred Brauner éducateur au château remarque que les garçons avaient développé un complexe d'infériorité par rapport à leurs camarades « aryens ». Il décide de développer l'entraînement sportif afin de leur prouver qu'ils peuvent aussi bien faire que les membres des jeunesse hitlériennes qu'ils enviaient plus ou moins consciemment. L'objectif étant de leur rendre leur confiance en eux. Très vite les garçons se sont rendu compte qu'ils étaient capables d'égaliser et de dépasser les barèmes

21 Le pédagogue suisse Adolphe Frédéric Emmanuel Ferrière (1879-1960), rédige en 1918 les *Trente points qui font une école nouvelle* et fonde en 1921 la Ligue internationale pour l'éducation nouvelle dont il rédige la charte. Les congrès de cette ligue permettront jusqu'à la Seconde Guerre mondiale des rencontres avec de nombreux pédagogues : Maria Montessori, Celestin Freinet, Gisèle de Failly, Roger Cousinet.

22 Fred Springer 12 ans en 1939, cité dans *Les Enfants de la Guette, souvenirs et documents (1938-1945)*, op.cit., p. 40.

23 « Izieu est un havre de paix » in Pierre-Jérôme Biscarat, *Dans la tourmente de la Shoah, Les enfants d'Izieu*, op.cit., p. 144.

établis pour les H.J. En langage d'enfant cela se traduit par être aussi fort voire plus fort que les H.J. Contrairement aux enfants d'Izieu qui devaient apprendre à se méfier de tout le monde, les enfants juifs réfugiés à la Guette savent précisément qui ils craignent : les H.J. Enfants brimés et humiliés ils n'osaient jusque là formuler leur désir de vengeance. Or, à la Guette, ce désir de vengeance devient techniquement possible donc dicible et « dessinable ». Ainsi, quelques dessins réalisés par ces garçons mettent en scène des affrontements violents voire sanglants entre des garçons juifs et des membres des jeunesses hitlériennes. Remarquons, qu'ils choisissent un « ennemi » à leur taille. Ils ne prennent pas pour cible Hitler où les soldats nazis, mais bien ceux qui à l'école, ou dans les rues les frappent, les humilient et les briment : les enfants « aryens ». Ils choisissent un ennemi à « hauteur d'enfant », comme si leur désir de vengeance pour s'exprimer avait besoin de rester dans le domaine du possible, de l'envisageable.

Les sources enfantines nous permettent d'approcher au plus près l'expérience des enfants juifs dans les maisons d'enfants pendant la Seconde Guerre mondiale. Si les maisons ont parfois été un refuge provisoire suffisamment isolé donc sécurisant pour libérer la parole des enfants, il n'en demeure pas moins qu'elles étaient loin de constituer pour eux des « havres de paix ». Néanmoins ils y trouvent le temps et les moyens pour parler d'eux-mêmes et évoquer leur vécu, leur détresse, leurs angoisses, leur solitude. En 1939 à la Guette les enfants juifs dessinent le moment où pour eux tout a basculé : la Nuit de Cristal ; certains garçons deviennent capables de formuler un désir de vengeance jusque là tacite. Mais en septembre 1943, les enfants juifs de la maison d'Izieu savent qu'il n'existe plus de réel refuge en France ; ils ont confusément saisi que la déportation est synonyme de mort, aussi se réfugient-ils dans un monde imaginaire où le bien triomphe du mal, où celui qui est attaqué peut se défendre. Dans un véritable repli sur eux-mêmes ils habitent désormais un monde intérieur non moins violent mais plus maîtrisable. Les maisons sont des lieux privilégiés offrant aux enfants juifs les moyens de s'exprimer par l'écrit ou le dessin ce qu'un certain nombre d'entre eux n'avaient le loisir de faire au sein même de leur foyer.